

No. 3

V. BOURTZEFF

Les deux fléaux du monde

LES BOLCHEVIKS ET L'IMPÉRIALISME ALLEMAND



PAYOT & C^{ie}, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1918.

Tous droits réservés.

1 fr. 50.





Digitized by the Internet Archive
in 2014



VLADIMIR BOURTZEFF



LES DEUX FLÉAUX DU MONDE

V. BOURTZEFF.

LES
Deux Fléaux du Monde



PAYOT & C^{ie}, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1918

Tous droits réservés.

Avant qu'éclatât le coup d'Etat bolcheviste, c'est-à-dire, alors qu'existait encore le Gouvernement Provisoire de Kerensky, je publiai en Russie un article intitulé : « Ou bien nous, ou bien les Allemands et ceux qui marchent avec eux », article qui fut particulièrement remarqué en Russie, et ne passa pas inaperçu à l'étranger.

Dans cet article, j'accusais de la manière la plus catégorique les bolcheviks et les Allemands, qui collaboraient avec eux, de conspirer contre la Russie et ses alliés. Mes accusations visaient tout spécialement Lenine, Trotzky, Zinovieff, Kamenev, Kolontäï et consorts, qui, comme des aveugles, aidaient les Allemands à détruire l'armée, à désagréger et à ruiner la Russie.

Et ces accusations n'étaient malheureusement que trop fondées, car les bolcheviks, en collaboration avec les Allemands, ont en effet détruit l'armée, désorganisé et ruiné la Russie.

C'est le développement des idées contenues dans l'article susnommé qu'on trouvera exposé dans la présente brochure.

Je parle ici du malheur qui a frappé ma Patrie, je parle de ce qui pèse comme un lourd fardeau sur le cœur de tout Russe qui aime son pays et qui est nettement convaincu qu'il n'a pas péri, qu'il ne périra jamais, qui sait que la Russie va renaître, qu'elle retrouvera ses forces et reprendra sa place parmi les grandes nations.

Et je veux espérer qu'à l'étranger on entendra mes paroles, car le malheur de la Russie ne regarde pas les Russes seuls ; il a une signification mondiale. Les peuples de tous les pays, quelles que puissent être leurs idées, et les partis politiques qu'ils représentent, doivent compatir à notre détresse et, tous en chœur, il faut que nous criions :

Nous ne voulons ni bolcheviks russes, ni impérialistes allemands !

VLADIMIR BOURTZEFF.

La Russie vendue! La Russie trahie!
Mais la Russie ne périra jamais

Oui, oui, oui !... La Russie a été vendue et trahie. Partout, pendant les derniers temps de mon séjour à Pétrograd, j'ai pu entendre ces terribles paroles : dans les rues, dans les rédactions de journaux, au cours de discussions politiques, dans des salons, dans les milieux ouvriers, dans des groupes intellectuels. Et c'est d'un bout à l'autre de la Russie qu'on les entend encore à cette heure, alors que dans le monde entier on en a déjà constaté la véracité et qu'on les commente.

Et, en même temps que la Russie, furent aussi vendues et trahies non seulement la cause des Alliés, mais encore toutes les idées de liberté et de démocratie. Et, du même coup, des générations de champions du droit ont été trahies d'un bout à l'autre du globe.

La Révolution de 1917 débuta en Russie sous les plus heureux auspices. Après avoir renversé l'absolutisme, qui fut toujours l'obstacle au progrès européen, il semblait que la Russie allait enfin sortir pour toujours de son état stagnant

et que d'éblouissantes perspectives d'avenir s'ouvraient devant elle.

Nous étions alors au début des grandes luttes politiques et sociales : il appartenait à la Russie de se placer en tête du mouvement libérateur qui secouait le monde entier.

Mais on s'y opposait à Berlin : on décida de tout mettre en œuvre pour anéantir notre grande Révolution, pour la souiller de honte et de sang. Et Berlin y réussit dans une certaine mesure.

En Russie, la guerre avait fait naître chez nombre de soldats et de marins lassitude et dégoût. Incapables de saisir le sens exact des idées de liberté et de vrai patriotisme, ces malheureux devinrent les victimes des démagogues. Ils n'étaient point armés pour une lutte politique, mais seulement pour la révolte. Le plus souvent, ils oubliaient les idées de socialisme pour s'abandonner à l'égoïsme le plus primitif ; non pas un égoïsme de classe, mais un égoïsme personnel et collectif.

Les révolutionnaires russes ont toujours idéalisé le peuple avec une sorte de manie. Ils l'idéalisèrent encore en 1917 plus que jamais. C'était non seulement leur propre sort, mais celui de toute la Russie qu'on leur confiait alors, et ils ne voyaient pas ce que cela signifiait. Pour certains (les révolutionnaires socialistes), l'ignorance était la seule cause de leur

aveuglement. Mais ce fut en parfaite connaissance de cause que les autres, les bolcheviks, ont par tous les moyens imaginables poussé la Révolution dans la voie où elle dévia. Comme tous les démagogues, ils ne songeaient qu'à profiter le plus largement possible de la simplicité du peuple.

Abusant de la liberté dont ils jouissaient, les révolutionnaires russes excitèrent les plus vils instincts du peuple et fomentèrent, en pleine guerre contre l'envahisseur, une guerre civile.

La majorité d'entre eux n'avaient, il est vrai, aucunement conscience des conséquences qu'entraînerait une pareille guerre civile; mais quelques-uns s'en rendaient très bien compte — et on s'en rendait mieux compte encore à Berlin ou à l'état-major allemand.

C'est là qu'on travailla plus que n'importe où ailleurs à la propagation en Russie des idées de communisme, car on savait qu'il en résulterait une dissolution complète de l'armée, une effroyable guerre civile, une désorganisation totale de la vie russe, la famine générale, la ruine de notre industrie, la paix de Brest-Litovsk, l'occupation par les Allemands des provinces russes, l'anéantissement de notre marine, la séparation de la Finlande, tous nos malheurs enfin, et beaucoup d'autres choses dont souffrira longtemps encore la Russie future.

Le désastre, préparé par Kerensky sous l'influence des bolcheviks, fut achevé par ceux-ci à l'immense satisfaction de l'état-major allemand.

Les Allemands n'avaient d'ailleurs pas attendu la révolution pour se servir des bolcheviks afin d'écraser la Russie, et nous pouvons démontrer qu'ils ont eux-mêmes créé le bolchevisme en Russie avant la guerre.

Deux ou trois ans avant qu'elle ne se déchaînât, alors qu'ils interdisaient aux autres révolutionnaires russes le simple passage à travers l'Allemagne et l'Autriche, ils permettaient à Lénine et consorts de s'installer à quelques lieues de la frontière russe, d'où ils pouvaient soutenir les révoltes.

De 1911 à 1914, ils ne cessèrent de s'employer à provoquer systématiquement la guerre civile tant en Russie qu'en France, en Italie et en Angleterre. Ils contribuèrent en 1917 à la destruction de la Russie et firent reconduire Lénine et sa suite en wagons plombés afin de leur fournir l'occasion de monter le coup d'Etat du 8 novembre 1917, que désirait si ardemment l'état-major allemand.

Longtemps avant la guerre de 1914, les Allemands, avec leur prévoyance habituelle, et obéissant en cela aux instructions de leurs chefs militaires, avaient organisé chez les Polonais et Ukrainiens des centres de propagande

révolutionnaire, dans le but de faire naître un soulèvement en Russie en cas de guerre. Ces groupements révolutionnaires « made in Germany », de même que les bolcheviks, ont rendu pendant la guerre les plus grands services aux Allemands en Pologne, en Ukraine, en Livonie, en Esthonie, en Finlande, etc., et ils continuent à le faire.

Il nous suffit d'écouter les gémissements de l'Ukraine, qui est près de périr, ceux de la Finlande et de la Pologne, pour comprendre à quel point le succès couronna les efforts de l'état-major allemand dans son œuvre de désagrégation de la Russie au moyen du développement de la révolution communiste et bolcheviste.

Les Allemands ont remporté de grandes victoires sur les armées russes et alliées ; toutefois ces victoires furent le fait, non des instituteurs allemands ou des soldats allemands, mais bien l'œuvre des agents allemands ; ces victoires, elles ne furent gagnées ni par le généralissime Hindenbourg, ni par Krupp, créateur des canons fantômes et géants, mais par l'Allemand Azef.

Certes, l'univers avait déjà connu, au cours des siècles, des guerres cruelles et criminelles, mais jamais encore il ne fut dévasté par une telle guerre de trahison, et, quelle que soit sa fin, les Allemands auront sûrement à supporter les conséquences de leur organisation du bol-

chevisme et de la trahison. Ils devront rendre compte de leurs actes criminels, car les Alliés ont été sciemment vendus par les bolcheviks. Ils ont été vendus par les bolcheviks et aussi par les socialistes russes, ou autres, qui marchèrent la main dans la main avec les bolcheviks, soit par ignorance, soit par aveuglement ou manque de réflexion, ou encore guidés par des buts criminels. Ceux-là aussi sont coupables, puisqu'ils ont participé à l'œuvre des Caïns bolchevistes.

Oui, oui, oui !...

La Russie est vendue et trahie, mais elle ne périra jamais, elle ne doit pas périr, car son existence est d'une importance primordiale. Nos alliés non plus ne sauraient périr. Quelles que soient maintenant les fluctuations de la bataille, la victoire finale n'appartiendra qu'à ceux qui luttent pour la défense du Droit et de la Justice, c'est-à-dire aux Alliés.

Et plus les circonstances se feraient tragiques dans l'avenir sur le théâtre de la guerre, plus les divers partis des pays belligérants alliés devront s'unir. Que le rôle sinistre joué par les bolcheviks en Russie serve d'exemple à ceux d'entre eux qui seraient tentés de s'abandonner aux querelles de partis. Il faut que, pendant la guerre, toutes les questions politiques et sociales restent subordonnées à celle dont le but est d'arracher la victoire finale aux Allemands.

La Russie peut être sauvée. Elle peut retrouver la force nécessaire à sa résurrection dans une coalition de tous les partis démocratiques et capitalistes étroitement unis dans un travail commun pour sauver la Patrie, tâche à laquelle devraient collaborer tous les vrais leaders politiques et tous les sincères patriotes. Ceux-là pourraient compter sur le puissant appui de nos fidèles alliés.

Ce qui peut sauver la Russie

Tout le poids de la guerre pèse maintenant sur le front d'Occident. C'est là que se décidera le sort des peuples de l'Europe pour bien des années à venir ; c'est là aussi que se règlera l'avenir de la démocratie. Voilà pourquoi le monde entier y attache son regard.

La cause des Alliés fut trahie par le bolchevisme russe et par tous les socialistes qui se sont solidarisés avec nos bolcheviks, les Zimmerwaldiens en particulier. Malgré cette trahison, les Alliés ont la certitude de remporter la victoire. Avec une indomptable énergie, ils ont victoire. Ils ont résolu de poursuivre la lutte avec une indomptable énergie jusqu'à ce que soit accomplie leur mission, dût la guerre se prolonger longtemps encore.

Mais la Russie, la Russie qui toujours demeura fidèle à ses alliés, a quitté les rangs des Etats combattants. La Russie, enchaînée par les bolcheviks, est prisonnière d'ennemis dont elle cherche à se délivrer. Seul, l'avenir pourra nous dire si elle parviendra à se libérer du joug de l'Allemagne avant la fin de la guerre. En tout cas la Russie, le peuple comme ses classes supé-

rieures, fut toujours et restera toujours dévouée à la France, à l'Angleterre, aux Etats-Unis, à l'Italie, à toutes les nations alliées pour la défense du droit. Cette Russie-là demeure fidèle au pacte qui fut scellé en 1914, au moment où l'Allemagne jugeait l'instant propice au déclenchement d'une guerre qu'elle avait systématiquement préparée et dont le déclanchement lui était si singulièrement facilité par l'attitude du parti socialiste allemand qui appuyait le gouvernement.

Au début de la guerre, il existait en Russie, en dehors du grand courant politique qui nous décida à marcher aux côtés des Alliés, deux courants déprimants que les Allemands s'ingénierent sans cesse à fortifier. Un de ces courants était fort : il prenait sa source à la Cour, dans le monde des financiers et de la magistrature, mais il ne tarda guère à diminuer d'intensité, ou, tout au moins, n'exposa plus ouvertement ses desseins. Le second était surtout alimenté par les adeptes du parti social-démocrate, qui avait toujours lié son sort à celui de la Sozialdemokratie allemande. Pour ceux-là, une débâcle allemande devait signifier leur propre défaite, et le triomphe des armes allemandes leur propre triomphe. Aussi, souhaitèrent-ils toujours sincèrement la défaite de la Russie et de ses Alliés, c'est-à-dire la victoire de l'Allemagne. Ceux-là

furent les complices des Allemands qui, ne pouvant vaincre le patriotisme russe, comptaient obtenir un excellent résultat par l'intermédiaire des traîtres et de leurs instruments. C'est ainsi qu'ils purent se rendre maîtres de l'Ukraine, de la Finlande, de la Pologne, etc...

Il est donc grand temps que nous autres, Russes patriotes et loyaux, nous songions à faire face au danger qui menace l'existence même de notre pays en la personne de l'Allemagne. Aujourd'hui, notre alliance avec les Alliés est devenue plus nécessaire que jamais et elle est plus pressante pour nous que pour eux.

Tout d'abord, n'oublions pas que tout profit que les Allemands tireraient de la Russie est une arme nouvelle contre les Alliés. Notre devoir est donc d'entraver les plans allemands dans la mesure des moyens dont nous disposons. Il faut que nous empêchions l'Allemagne de se servir de la Russie comme d'une arme contre les Alliés, car un tel acte serait non seulement une lâcheté et une trahison de la part de la Russie, mais encore sa propre participation au crime universel commis par l'impérialisme allemand. Pour la Russie, un tel acte serait pire qu'un suicide. Qu'une pareille calamité lui soit à jamais épargnée ! Il faut tout mettre en œuvre pour empêcher les Allemands d'utiliser la Russie contre les Alliés, car la victoire

de l'Allemagne signifierait pour toute la nation russe la mort morale et l'esclavage physique. C'est pourquoi nous devons nous agripper énergiquement au bord de l'abîme où nous sommes, afin de ne pas y choir. Nous y parviendrons si nous plaçons tout ce qui nous reste de forces au service des Alliés et en unissant plus fortement que jamais notre sort au leur.

Il y a mille ans, nos ancêtres disaient aux Varègues : « Notre pays est grand et fécond, mais nous manquons d'ordre ; venez nous gouverner. » Aujourd'hui, alors que le malheur s'est de nouveau abattu sur nous, notre devoir est de répéter aux Alliés : « Notre pays est grand et fécond, mais nous manquons d'ordre ; venez chez nous, venez-y, non en ennemis, mais en amis et alliés ; venez nous aider à nous libérer des traîtres et de leurs chefs qui nous tiennent à la gorge ; venez nous aider à remettre l'ordre et à instituer la liberté dans notre pays. »

Et puissent les Alliés nous entendre ! Qu'ils se hâtent de venir en Russie. Qu'ils y pénètrent par toutes les portes franchissables, soit par Vladivostok, soit par Arkangel, soit par la côte mourmane, partout où ils pourront passer ; qu'ils viennent pour s'unir à nous dans une action commune contre un ennemi commun. Qu'ils s'associent avec nous pour former une seule armée, dans laquelle nous placerons tout notre

amour et tout notre espoir, à laquelle nous fournirons tous les moyens d'agir dont nous disposerons en vue d'une campagne future.

Russes, ne songeons plus qu'à atteindre le but que visent les Alliés, tant sur le front occidental que dans l'intérieur de la Russie. C'est l'unique manière d'endiguer le flot envahisseur allemand et de redonner courage aux opprimés des pays envahis.

Et ce n'est pas à la légère que je vous parle ainsi. Croyez que j'ai longuement pesé mes paroles avant de les prononcer. Mais, me taire plus longtemps serait commettre un crime contre la Russie et je sais que tous les représentants patriotes des divers partis russes, tant socialistes que bourgeois, seront de mon avis. Ils savent comme moi que la Russie doit surtout ses malheurs aux bolcheviks, qui, eux, ne furent guère autre chose que les instruments de l'Allemagne. Réduits à leurs propres moyens, et en admettant même qu'ils eussent eu assez de force morale pour agir, la force matérielle leur aurait manqué pour achever leur œuvre de destruction.

Et c'est pourquoi nous aurons besoin de l'aide des Alliés pour nous relever. Nous nous adresserons à eux sans hésitation, car nous les connaissons, non seulement par leur histoire, mais surtout par la façon dont ils ont su faire

face, au cours de cette abominable guerre, aux situations les plus tragiques et les plus difficiles. Qu'ils viennent à notre aide et nous ne doutons pas qu'ils sauront nous délivrer, sans la moindre intention d'occupation de notre territoire, guidés simplement par la pensée de nous rendre la vie. Et, quand nous aurons recouvré notre force, nous pourrons joindre nos efforts aux leurs pour détruire à jamais le militarisme allemand.

Puis, la guerre terminée, nous devons développer nos relations commerciales et industrielles en commun avec nos amis. Pour se guérir des plaies de la guerre, pour exploiter les immenses ressources de son sol, la Russie aura besoin des capitaux des Alliés, de leur esprit d'initiative, de leur génie. Pour donner à cette alliance future toute sa force productive, il est indispensable de fortifier dès maintenant notre entente actuelle en consolidant nos éléments de combat, car il est clair que les Alliés ne pourront venir en aide à la Russie que si le pouvoir se trouve entre les mains de patriotes sincères, soutenus par toutes les forces saines du pays. Nous ne pouvons songer à faire appel aux Alliés tant que les bolcheviks seront les chefs du gouvernement russe. Je suis convaincu qu'il sera impossible de sauver la Russie pendant que régneront les bolcheviks, qui n'auront jamais d'autre but que de pour-

suivre leur œuvre de destruction, d'appauvrir la Russie, de répandre le sang de son peuple, d'en faire l'esclave de l'Allemagne.

Puisse cette horreur nous être épargnée !
Qu'une étroite union avec les Alliés aboutisse à notre libération !

III

Les deux fléaux du monde : les bolcheviks et l'impérialisme allemand

C'est à cause des intrigues allemandes que notre grand pays russe se trouve aujourd'hui dévasté, humilié, avili. C'est à cause des Allemands que partout, en Russie, règnent la famine, la souffrance, la maladie et la mort.

C'est pourquoi je déclare que tous ceux qui, en ce moment, cherchent à susciter la guerre civile chez les Alliés ne peuvent être que des traîtres ou des fous ; car, pour nous tous, Russes, Français, Anglais, Américains, Italiens, etc., il ne saurait y avoir aujourd'hui d'autre but que celui de lutter contre l'Allemagne jusqu'à la victoire définitive. C'est à atteindre ce but qu'il faut tout subordonner. Plus sera rapide l'exécution de cette tâche, plus elle sera complète, plus vite se fera la régénération de la vie politique russe.

En Russie, en Irlande, partout dans les pays alliés, les Allemands ont armé des kamarades-traîtres semblables à nos bolcheviks. Tous les courants révolutionnaires qui tentent de désorganiser la vie sociale des pays alliés viennent d'Allemagne et tout révolutionnaire qui, dans les pays alliés, cherche à créer des difficultés aux

gouvernements respectifs de ces pays, ne peut être qu'un agent de l'Allemagne.

Au cours de cette guerre, deux partis politiques, en apparence très distincts l'un de l'autre, ont cependant travaillé tout le temps dans le même but. Ils peuvent se différencier au point de vue de leurs objectifs, de la position sociale de leurs membres, de leurs drapeaux et devises : n'empêche que leurs agissements obtiennent les mêmes résultats et l'histoire saura les juger pareillement.

Ces deux forces sont les bolcheviks russes et les impérialistes allemands.

Mais on a tort de considérer généralement les bolcheviks comme une fraction purement russe. En réalité, la Russie ne saurait être tenue responsable de leur existence. Ces bolcheviks n'ont pas été « made in Russia », mais « made in Germany ». Ils ne représentent pas une plaie essentiellement russe, mais un fléau universel.

Quant aux impérialistes allemands (je ne parle pas ici d'un Schiller, d'un Goethe, ni de leurs semblables), ils forment un courant politique purement allemand.

Lénine déclara un jour que sur cent bolcheviks on ne pourrait compter qu'un seul vrai bolchevik, secondé par soixante imbéciles et trente-neuf scélérats. Mais ces quelques « vrais bolcheviks » suffisent à organiser

la propagande révolutionnaire dans le monde entier, en instituant partout des comités d'ouvriers et de soldats analogues à ceux qui ont si bien fonctionné en Russie en 1917 et 1918.

Pour ce qui est des impérialistes allemands, il en va tout autrement, car, sur cent membres, tous les cent n'ont d'autre but que de donner à l'Allemagne, ou plutôt à l'Europe centrale, l'hégémonie mondiale au point de vue politique et économique, hégémonie qui ferait de la Russie, de la France, de l'Angleterre, de l'Amérique, du Japon, de la Chine, des nations vassales. Jusqu'ici l'impérialisme allemand, pour commencer, n'a pu que dévaster la Belgique, la Serbie et la Russie.

Sachant qu'ils ne parviendraient jamais, par leurs seuls moyens, à s'emparer du pouvoir en Russie, les bolcheviks n'hésitèrent pas à s'appuyer sur l'impérialisme allemand qui ne demandait qu'à leur tendre la main. Cette alliance date d'avant la guerre. Elle devait acquérir une importance mondiale par le résultat de son action, qui fut le traité de Brest-Litovsk.

Or, si l'impérialisme allemand a eu recours au bolchevisme, c'est qu'il se savait incapable d'étendre ses tentacules sur le monde entier par les seuls moyens de sa politique extérieure et des armées germaniques. Les impérialistes allemands n'ignoraient point qu'ils ne pouvaient

garder l'espoir de réussir dans leurs desseins d'asservissement du globe qu'en employant la trahison, seule capable de semer la révolte chez les Alliés et d'amener la désagrégation de leurs armées.

Aucune intrigue ne répugnait aux bolcheviks pas plus d'ailleurs qu'aux Allemands. Chaque camp contenait des gens sans scrupules. Les uns et les autres ressemblaient assez à ces joueurs qui engagent la partie avec le ferme dessein de tromper les autres partenaires. Chacun d'eux avait pleine confiance dans ses propres « trucs » et comptait duper l'autre. L'avenir nous apprendra des détails abominables sur le marchandage qui se poursuivait en Suisse entre Allemands et bolcheviks, sur les intrigues de Stockholm, sur les louches affaires qu'ils manigancèrent ces dernières années à Berlin, à Pétrograd, à Potsdam, à Smolny. Les archives allemandes et bolchevistes possèdent là-dessus des documents d'une importance extrême et il existe aussi des témoins oculaires qui feront plus tard des révélations curieuses.

Les bolcheviks n'ignoraient pas plus que les Allemands ce qu'ils faisaient. Les uns comme les autres négociaient en parfaite connaissance de cause.

Les bolcheviks savaient que les impérialistes allemands sont les plus ardents ennemis du

socialisme, que leur plus grand désir est de faire retomber les masses dans les ténèbres du moyen âge. Et les bolcheviks, du fin fond de leur cœur, dédaignaient les impérialistes allemands ; ils ne visaient qu'à les surpasser en ruse et en machiavélisme. Les Allemands, de leur côté, n'ignoraient pas que les bolcheviks sont les représentants les plus insensés du parti socialiste de l'extrême-gauche, qu'ils sont la honte du parti socialiste, des êtres absolument nuls, anormaux, sans aucune moralité, et que le triomphe de leurs théories ne pouvait que signifier l'anéantissement de la Russie. Et, du fond de leur âme, les impérialistes allemands méprisaient Joffe, Kaménev, Lénine, Trotzky ; s'ils les choisissaient comme collaborateurs dans leurs manœuvres contre les Alliés, c'est qu'ils avaient la certitude de pouvoir les berner aussi bien que ceux des socialistes qui, sur d'autres ânes, pénétrèrent dans le domaine de l'impérialisme allemand.

Et les bolcheviks, comme les Allemands, avaient à leur disposition des collaborateurs inconscients qui, dans l'un et l'autre camp, rendaient de précieux services, très souvent avec le plus grand désintéressement, sans même songer qu'ils travaillaient au détriment de leur propre pays. C'est de cette manière que bolcheviks et Allemands purent de concert échafauder, chez les Alliés et les neutres, tout un système de pro-

pagande pacifiste et révolutionnaire. Les Zimmerwaldiens sont pour la majeure partie « made in Germany », de même que tous les mouvements insurrectionnels en Irlande, en Finlande, aux Indes, en Ukraine, en Pologne. Là encore, l'avenir nous réserve de stupéfiantes révélations.

Maintenant les traîtres bolchevistes peuvent cueillir leurs lauriers et s'enorgueillir de leur victoire ; nous les y aiderons en clamant leurs exploits dans la presse du monde entier. D'ailleurs, quelle que puisse être leur satisfaction, les bolcheviks ne sauraient ignorer qu'ils ont subi un fiasco complet. Lénine, Trotzky, Ioffe, Kamenev doivent certainement comprendre qu'ils ont été bernés par leurs partenaires de Berlin et leur joie ne peut être que superficielle. S'ils sont capables d'avoir conscience de la responsabilité qui retombe sur eux, ils feront ce que fit jadis Judas Iscariote, ils se passeront une corde au cou.

Car le résultat de leur trahison est terrible. Loin d'avoir contribué à éclairer les masses, ils ont semé parmi elles le désordre et la confusion.

D'autre part, quels que soient les gains territoriaux des Allemands, le sort de ceux-ci est également loin d'être enviable. Ils se prétendent vainqueurs parce qu'ils sont en Ukraine, en Finlande, en Pologne, en Esthonie, mais, ni de l'Ukraine, ni de la Finlande, ni des

autres contrées qu'ils occupent aujourd'hui, ils ne parviendront à faire soit une nouvelle Bosnie, soit une nouvelle Alsace-Lorraine. Ils ne réussiront point à recueillir les fruits de leur besoin de perfidie et de trahison ; jamais plus ils ne pourront réaliser ce rêve d'hégémonie impérialiste pour l'accomplissement duquel Berlin et Vienne n'hésitèrent pas à incendier l'Europe.

Certes, l'impérialisme allemand, en prêtant aide dans les pays alliés aux bolcheviks, aux Zimmerwaldiens, aux représentants de divers groupements révolutionnaires — qui fussent demeurés inoffensifs sans le concours germanique — a semé en Europe beaucoup de funestes idées qui, longtemps encore, empoisonneront la vie sociale des peuples et dont devra être rendu responsable le gouvernement de Guillaume II plus que tel ou tel leader révolutionnaire.

Avant la guerre, Jaurès et ses partisans, avaient beaucoup travaillé en France pour conduire le socialisme dans la voie d'une saine évolution, basée sur l'ordre, et devant méthodiquement mener le prolétariat à la prospérité. C'est à cette évolution politique la plus importante de notre siècle que les bolcheviks ont donné un coup de massue terrible, en fournissant aux éléments anarchistes, criminels et fous, les moyens d'acquérir une puissance telle qu'on n'en vit jamais de semblable jusqu'ici dans les milieux

ouvriers, ni dans les masses paysannes de Russie, de France, d'Angleterre, d'Amérique, de Finlande, d'Ukraine, de Suisse, d'Italie, de Suède, de Norvège.

Et si, en semant la mauvaise graine dans les champs des voisins, les Allemands ne purent éviter d'en laisser tomber un peu dans leur propre domaine, ils s'en consolent aisément parce qu'ils s'imaginent que, quel que puisse être le dommage qui en résultera, il ne sera jamais aussi important que le bénéfice qu'il leur rapporte en démoralisant les armées et les peuples des Alliés. Ils se disent que, si le besoin s'en fait sentir, ils sauront toujours étouffer, dès sa naissance, tout foyer révolutionnaire allumé par leurs soins, grâce au concours des mitrailleuses et des prisons.

Mais les Allemands pourraient bien se tromper. Qui saurait affirmer que le gouvernement impérialiste ne sera pas le premier à subir les conséquences du chaos anarchiste européen qu'il a tant contribué à développer ? Et est-il besoin de rappeler que le drapeau bolchevik flotte à cette heure à Berlin même, sur les bâtiments de cette ambassade russe, où trône le traître Ioffe ?

Ce drapeau rouge n'est point le drapeau du socialisme sous lequel s'abritait Jaurès ; c'est un drapeau qui symbolise la plus criminelle, la plus ignoble trahison dont ait jamais souffert l'uni-

vers et c'est à l'ombre de ce drapeau que Lénine et Hindenburg, Trotzky et Hoffmann, Ioffe et Kühlmann ont accompli leur œuvre de destruction. Et si Hertling, à la vue de ce drapeau, peut se féliciter des victoires allemandes obtenues par la trahison des bolcheviks russes, Ioffe, de son côté, ne saurait le contempler sans plaisir, car il est l'emblème de son triomphe dans la capitale allemande. Il peut le montrer du doigt aux impérialistes germaniques et leur dire : « Voilà l'emblème d'une trahison que vous devrez nous payer son prix, sinon, nouveaux Shylocks, nous exigerons impitoyablement le règlement des comptes. »

Grâce à un travail acharné, l'Europe en était arrivée à donner à la démocratie des assises solides. Les traîtres bolchevistes et les impérialistes allemands ont perfidement sapé les fondements de la doctrine émancipatrice des peuples. Ils ont empoisonné l'Europe de théories utopiques et une dure bataille devra être livrée, au nom de la Liberté et du Socialisme, contre le virus anarchique.

IV

Soyez maudits, bolcheviks !

(Lettre ouverte aux bolcheviks)

C'est à vous, mes geôliers d'hier, que j'adresse cette lettre. Bien avant de vous connaître, j'ai connu beaucoup d'autres geôliers : mais je n'ai jamais eu à leur adresser aucune lettre. Mes geôliers d'antan étaient des ennemis déclarés du socialisme et de la liberté, et ils ne me gardaient dans leur geôle que précisément parce que je luttais pour le socialisme et la liberté. Vous êtes pour moi des geôliers tout à fait spéciaux. Vous me gardiez dans la même geôle où m'avait gardé le gouvernement tsariste, mais vous ne vouliez pas prendre ouvertement devant moi l'allure de gendarmes. En m'arrêtant et en me gardant dans des geôles, vous vous couvriez d'un drapeau qui m'est cher : celui du socialisme et de la liberté.

Je ne puis laisser passer ce geste sans protester.

En ma qualité de vieux révolutionnaire, j'estime avoir le droit de parler. Sous le régime tsariste, à cause de ma lutte contre lui, j'ai comme

bien d'autres respiré l'air des prisons, j'ai connu la déportation et l'émigration. Aujourd'hui encore, je continue à lutter pour les mêmes idées, avec la même foi dans leur justice et dans leur succès que j'avais dans ma jeunesse, il y a trente-cinq ans, au moment où je commençais la lutte. A cette époque, je fus jeté pour la première fois par les gendarmes d'Alexandre III dans la même casemate « Troubetskoï » de la forteresse Pierre et Paul, et presque dans la même cellule que celle où vous vous êtes empressés de me jeter le 25 octobre-8 novembre 1917.

Vous saviez bien que j'étais pour vous un ennemi aussi ancien que convaincu. A ce point de vue, vous avez donc agi d'une façon sans doute fort pratique le jour, où ayant réussi à vous emparer du pouvoir à Petrograd, vous me fîtes arrêter un des premiers pour me garder en prison aussi longtemps que vous l'avez pu. Echappé de vos prisons, en liberté, à l'étranger, je continuerai contre vous la lutte que j'ai menée pendant tant d'années, ici même en émigré, contre le gouvernement de Nicolas et contre ses gendarmes.

Ce que vous lirez plus loin ne constitue pas uniquement mon opinion personnelle. Tout ce que j'écris ici m'a été raconté par ceux avec qui j'ai été jeté en prison. Les camarades qui se trouvaient en liberté tenaient exactement les

mêmes propos sur vous. C'est la voix du peuple qui se fait entendre ici.

Cette lettre ouverte, que je vous adresse ici, je ne vous l'envoie pas personnellement. Je la publie dans les journaux pour que notre explication ait lieu au grand jour, sous les yeux du public. Je veux être entendu par tous ceux qui supportent le poids de vos agissements, et qui tous n'ont pas disparu, comme Chingarev et Kokochkine, que vous avez assassinés, et par ceux qui aiment la Russie et souffrent de tout ce qu'elle subit par votre faute. Je veux être entendu par tous ceux qui comme les Allemands, se réjouissent des malheurs qui frappent la Russie ; par tous ceux qui comptent fonder leur bonheur sur ses ruines.

★★

En m'adressant à vous, je ne vise aucun de vous en particulier. Entre nous, il n'y a rien à dire. Pour moi, vous n'êtes pas des criminels de hasard, mais des criminels conscients, des criminels innombrables !... Vous êtes des traîtres à la Patrie ! Vous êtes ses Judas ! Vous êtes des menteurs ! Vous êtes des voleurs, ou bien des recéleurs de voleurs ! Vous êtes des assassins, ou bien des recéleurs d'assassins !

Hier encore, la plupart d'entre vous étaient des militants de partis socialistes et vous parliez

au nom du socialisme. Du reste, vous osez parler en son nom, même aujourd'hui. Mais pour les véritables socialistes, vous n'êtes plus des socialistes ; vous n'êtes pour nous que nos geôliers, nos gendarmes, nos censeurs, nos assassins.

Admirez donc votre œuvre et tout ce qui se passe dans notre Patrie tout ensanglantée et couverte, à cause de vous, de cadavres !... Et vous comprendrez de quelles malédictions nous accompagnons vos noms !...

Ce n'est pas la première fois que mes lecteurs m'entendront dire la vérité sur votre compte. Il y a longtemps que beaucoup d'entre eux ont entendu cette vérité à diverses occasions et pour diverses raisons. Mais cette vérité n'a pu, malheureusement, pénétrer dans la conscience générale. Pour l'écrasante majorité, les accusations portées contre vous paraissaient invraisemblables, presque impossibles, ou tout au moins dénuées de fondement. On aurait aimé vous croire meilleurs que vous n'étiez en réalité. Il semblait à bien des gens que tout ce que je disais de vous il y a un an et qui alors les mettait hors d'eux, était faux et ne m'était dicté que par mes campagnes politiques contre vous.

Quand, l'année dernière, je protestais contre vos premiers actes, — vous arriviez en Russie en wagons plombés, — je savais que j'avais raison. Mais, je l'avoue franchement, je ne pen-

sais pas moi-même qu'en réalité vous étiez incomparablement plus coupables que je ne l'écrivais alors.

Je savais, dès ce moment, que vous trahissiez la Patrie, mais je ne supposais pas que votre trahison irait si loin, que vous l'accompliriez avec le cynisme dont vous avez fait preuve, en octobre 1917, alors que vous vous empariez du pouvoir. Je savais qu'il y avait parmi vous des calomniateurs, des êtres sans morale, capables de vol et d'assassinat, mais je ne pouvais m'imaginer que vous réussiriez à rassembler autour de vous la bande de criminels que vous avez réunis à Smolny.

Votre Lénine disait un jour dans l'intimité, qu'il trouvait aussi naturel de faire la révolution russe avec de l'argent allemand et avec l'aide de l'Allemagne, que de faire la révolution allemande avec de l'argent russe et l'aide de la Russie. Ces paroles de Lénine symbolisent l'œuvre révolutionnaire des bolcheviks en Russie pendant la guerre.

Lénine et consorts comprennent, et comprennent fort bien au printemps de 1917 que, si le grand état-major allemand se donnait la peine d'organiser, en pleine guerre, le retour en Russie des émigrés russes par le territoire allemand, il ne le faisait certes pas par amour du collectivisme de Lénine, mais parce que cela entraînait

dans ses plans, parce que par ce moyen il comptait alors désagréger la vie sociale de la Russie et son armée et en tirer des avantages incalculables dans sa lutte contre nos Alliés. Ces émigrés se rendaient alors en Russie dans des wagons plombés, ayant à leur tête Lénine, Natan-son, Zinoviev. Il y avait là de deux cents à trois cents personnes, dont la plupart devaient devenir des chefs du bolchevisme. J'ai donné la liste complète de leurs noms accompagnés de commentaires, au cours d'articles publiés avant le coup d'Etat bolchevik.

Ils se rendaient en Russie par l'Allemagne ; ils se consolaient naïvement, pensant qu'il y aurait moins de profit pour l'Allemagne qu'ils n'en tireraient eux-mêmes pour leur organisation et pour leur œuvre. Ce jeu, franchement cynique, des bolcheviks avec le grand état-major allemand, dura pendant toute la guerre et se poursuivit chaque jour.

Pendant la guerre, Lénine et consorts ne cessèrent d'entretenir les plus étroites relations avec les Allemands d'Allemagne et d'Autriche, par l'intermédiaire des Grimm, Bauer, Rakovsky et autres. Vos Ganetsky étaient dans les meilleurs termes avec Parvus. D'innombrables courriers appartenant à la rédaction de vos journaux bolchevistes et à vos états-majors allaient et venaient d'Allemagne en Russie. Vous receviez

par ballots la correspondance d'Allemagne, ainsi qu'on en a eu des preuves en perquisitionnant à la rédaction de la « Pravda » pendant l'été de 1917.

Il se peut qu'au point de vue allemand on ait trouvé tout cela parfait. Au point de vue de Lénine, c'était sans doute également parfait et conforme à la manière de voir et d'agir maximaliste et collectiviste.

Mais il existe un autre point de vue, — le nôtre.

Envisagée à ce point de vue, votre œuvre est une trahison, car notre armée l'a payée de son sang et notre pays de sa ruine. Les bolcheviks venus de l'étranger en wagons plombés, accomplissaient en Russie des actes pour lesquels on fait passer en conseil de guerre et on fusille en Allemagne, en Angleterre et en Autriche, en Amérique et en Turquie, au Japon, en Italie et en Bulgarie. Ce que les bolcheviks accomplissaient en Russie en 1917, avant leur coup d'Etat, et ce que Kerensky laissait faire, n'a qu'un seul nom dans toutes les langues, celui de *trahison* !

★ ★

Les bolcheviks, en la personne de leurs chefs responsables, de même qu'en tant que parti politique, étaient, pendant la guerre, des traîtres au sens propre du mot, des traîtres conscients, car

on ne saurait invoquer, pour excuser leur conduite, l'ignorance, la sottise, ou la naïveté. Ils savaient ce qu'ils faisaient.

Ce n'est pas avec des mains propres que vous, bolcheviks, accomplissez votre œuvre de Caïn. Les gens honnêtes, même ceux dont les idées politiques se rapprochaient des vôtres, vous tenaient à distance.

Lénine, Trotsky, Lounatcharsky et autres, avaient déclaré à maintes reprises en de grandes réunions et dans la presse, qu'ils étaient entourés d'apaches. Ces apaches s'installèrent surtout à Smolny, puis dans les tribunaux bolcheviks, dans leurs commissions et dans leurs comités. En vérité, les voleurs y pullulaient ! Non seulement la Russie n'a jamais connu les vols, les prévarications, les malversations et le chantage tels qu'ils se produisaient et se produisent autour de Lénine et de Trotsky dans leur Smolny, dans leurs ministères, tribunaux, prisons et dans leur armée, mais encore on n'aurait su les imaginer tels. Des milliards de roubles ont été volés, des stocks immenses de marchandises ont été détruits, le commerce et l'industrie sont anéantis... Les léninistes pourront dire plus tard, en se rappelant leur règne, qu'ils ont su vivre et s'enrichir. Que de nouveaux riches seront sortis de leur milieu !...

J'ai rappelé plus haut qu'il est arrivé un jour à

Lénine de dire que, « sur cent bolcheviks, il fallait compter un seul vrai bolchevik convaincu, soixante imbéciles et trente-neuf scélérats ». Je ne discuterai pas cette déclaration de Lénine. Est-ce bien « soixante imbéciles » et « trente-neuf scélérats », ou bien inversement « trente-neuf imbéciles » et « soixante scélérats », qu'il faut compter pour un seul bolchevik convaincu ?

Nous n'insisterons pas sur le fait que parmi les gredins qui s'abritent sous le drapeau du maximalisme, il se trouve un bon nombre d'agents à la solde de l'Allemagne : ce sont ceux qui exercent la plus grande influence sur toutes les affaires bolchevistes.

Je n'oublierai jamais un tableau qui, m'ayant vivement frappé, s'est gravé dans ma mémoire, et que les illustrés de tous les pays ont reproduit.

Il représente un banquet à Brest-Litovsk. D'un côté d'une table ornée de fleurs et garnie de desserts se trouvent Léopold de Bavière, le général Hoffman et Cie, de l'autre, nos bolcheviks : Kaménev, Ioffe et consorts. Léopold a le regard attentivement fixé sur Kaménev : il est plein d'attentions pour lui; il a l'air d'être prêt à toutes les platitudes à son égard, mais on s'aperçoit bien qu'il sait ce qu'il fait. Il faut vraiment posséder une grande pénétration psychologique pour peindre l'état d'âme de tous ces Kaménev,

qui se rendaient bien compte que ce Léopold de Bavière n'avait certainement rien de commun avec eux, qu'il n'était ni leur « camarade », ni un communiste, qu'il les méprisait du fond de son âme, et ne les traitait jamais autrement que de « sales youpins ». Chez les Kaménev, au sentiment de joie se mêle la conscience qu'ils jouent un rôle des plus vils. Néanmoins, Léopold de Bavière, Hoffman et les Kaménev continuaient à rester attablés et ne disparaissaient pas sous terre. Ils mangeaient, buvaient, et cela ne les étouffait pas. Ces Augures de Brest se regardaient et faisaient des efforts pour ne pas pouffer de rire. Des deux côtés on se rendait bien compte qu'à cette table on ne faisait pas que manger des fruits et admirer des fleurs, mais que c'était surtout de la vente de la Russie qu'il s'agissait et que c'étaient des acheteurs et des vendeurs qui se faisaient face.

★ ★

Maintenant que les Maures ont accompli leur œuvre, ils peuvent se retirer : on ne fait pas de cérémonies avec eux. Maintenant que vos bolcheviks cessent d'être utiles à l'état-major allemand, c'est d'un mépris évident que les arrosent ces mêmes Léopold de Bavière et ces Hoffman !...

C'est des Allemands eux-mêmes que vos bol-

cheviks commencent à recevoir le châtiment de leur trahison.

Jamais parti n'est tombé politiquement plus bas que vos bolcheviks russes, et cela n'est pas dû au hasard. Les bolcheviks et leurs chefs ont toujours eu pour cela des dispositions d'où leurs crimes découlent logiquement.

Il n'existe pas pour les bolcheviks, dans les œuvres publiques, de morale commune à toute l'humanité. Ils ne connaissent que celle des Hottentots — « le bien, c'est ce qui me profite, le mal, ce qui ne me profite pas ». — Ce qui pour eux prime tout, c'est leur parti, et pas même leur parti, mais leur organisation. Au-dessus de cette organisation, n'existent que les intérêts personnels et les projets personnels de leurs chefs. Qu'importe que la paix soit mauvaise, qu'importe qu'elle soit le plus grand malheur de la Russie, pourvu que les « bons Soviets » restent ! La conscience des bolcheviks est celle de leur parti, leur honneur est également celui du parti. Dans les affaires qui ne concernent pas le parti, les bolcheviks sont des gens complètement dénués de morale : des gens sans conscience, sans honneur, sans sentiment de la responsabilité de leurs méfaits. Ce sont des gens sans cœur, — la misère d'autrui pour eux ne compte pas. Pour eux, le Droit, la Justice sont de vains mots.

Dans leurs actes politiques, en dehors du parti, les bolcheviks sont avant tout des menteurs. On ne saurait se fier à leurs paroles.

Pendant des mois, ils se proclamèrent partisans de l'Assemblée Constituante. Ce sont eux qui l'ont dissoute après la première séance. Ils avaient passé leur temps à condamner la peine de mort, et ce sont eux qui l'ont introduite en tant que système. Ils préconisèrent partout le lynchage ; chacun de leurs décrets se termine par la menace de fusiller quelqu'un. Ils ont couvert la Russie de cadavres. Ils étaient partisans de la liberté de la presse, mais se sont révélés les plus rigoureux censeurs et les plus grands persécuteurs de la presse que la Russie ait jamais connus. Ils étaient contre les prisons, mais s'en firent les pourvoyeurs les plus acharnés, et devinrent les geôliers les plus cruels, jetant dans les prisons les gens par milliers, sans enquête ni jugement. Ils parlaient de paix, mais déchaînèrent la guerre civile d'un bout à l'autre du pays. Ils parlaient de pain, mais ne donnèrent au peuple que des pierres. Ils s'élevaient contre le fardeau des impôts, mais eux-mêmes ruinèrent le pays. Ils s'indignaient de la diplomatie secrète, mais ont introduit dans leur propre diplomatie un mystère tel que jamais le tsarisme n'en connut de pareil. Nous ignorons, par exemple, jusqu'à présent, ce qui s'est exactement passé au

sujet de ce maudit traité de Brest-Litovsk si désastreux pour nous. Les bolcheviks se sont occupés beaucoup de l'armée, et finirent par la détruire de même que la flotte : ils massacrèrent les officiers et actuellement tâchent de créer une nouvelle armée, à coups de discours.

Bref, dans leur œuvre, tout est mensonge. Mensonge ! Mensonge ! Mensonge conscient !

Du programme maximaliste, de ce qui faisait jusqu'ici la substance même de leur théorie, il ne reste plus rien, pas même le nom du parti... Dans la presse et dans les réunions, vous, bolcheviks, vous ne faisiez que mentir ! mentir ! mentir ! Vous n'êtes restés fidèles qu'à un seul but : celui de maintenir à tout prix, par la démagogie et par de grossières flatteries aux soldats et aux matelots votre pouvoir dans le pays, celui de garder vos « Soviets ».

Jusqu'à présent, bolcheviks, vous y avez réussi, mais à quel prix terrible ! En six mois, vous avez désagréé la Russie et vous l'avez recouverte de deuils. Mais ce prix terrible vous importe peu !

L'heure du règlement des comptes approche !... Elle va sonner d'ici peu !... Nous exigerons de vous le compte de tout ce que vous avez fait !

La Russie a été anéantie, ensanglantée, vendue et trahie par Lénine, Trotsky, Lounatcharsky, Zinoviév, Kaménev, Ouritsky, Volodarsky,

Bonth-Brouévitch, Kollontaï, Dybenko, Raskolnikov, Nahamkès, Mouraviév, Krylenko, Antonov, Pokrovsky, Zalkind, Ioffe, Krassikov, Radek, Gonétsky, Rakovsky, Dorjinsky, Koslovsky, Rjévsky et à l'étranger par Vorovsky, Litvinov ; et au-dessus d'eux tous, plane leur maître et leur âme, Parvus, Parvus de Constantinople, Parvus de Copenhague, Parvus de Sofia, Parvus de Berlin.

★★

Nous vous jugerons tous, bolcheviks ; vos noms passeront les uns après les autres. A la première occasion, nous vous conduirons au tribunal, et dans un jugement public, vous aurez à répondre de tous vos actes. Le prochain pouvoir légal de la Russie devra créer une commission extraordinaire d'enquête à votre sujet. C'est le peuple qui l'exigera.

Tant que nous ne pourrons le faire en Russie, nous le ferons à l'étranger, sans attendre la chute des bolcheviks et la possibilité de les mettre en jugement.

Dans un bref délai, nous nous adresserons à tous ceux qui habitent la Russie, de même qu'à ceux qui habitent l'étranger, en les priant de prendre part à l'enquête pour instruire les crimes des bolchéviks et pour rassembler les documents nécessaires.

La Russie a eu trop à souffrir de vous, bol-

chéviks, vous ne devez pas quitter impunément la scène. Du banc des accusés, vous aurez à répondre de tout le mal que vous avez fait à la Patrie. Si quelques-uns d'entre vous réussissent à quitter la Russie assez tôt, nous vous poursuivrons partout où vous irez vous cacher, et partout nous vous demanderons :

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

Mais le Caïn biblique n'avait pas sur la conscience un poids aussi lourd que celui qu'ont à porter ceux d'entre vous qui en ont une et qui se réveilleront dans la honte. Vous n'aurez pas le courage de jeter un regard en arrière sur ce que vous avez accompli. Votre nom sera maudit à jamais. Vos propres enfants se détourneront de vous quand ils apprendront vos crimes. Vous n'êtes pas un fléau et un mal d'origine essentiellement russe, car vous représentez le malheur non seulement de la Russie, mais de l'univers. Vous avez été nourris par les Allemands. Vous leur avez servi d'instruments pour disloquer les armées des Alliés qui luttaient contre les Allemands, et les Alliés ne vous considèrent et ne pourront jamais vous considérer autrement que comme un fléau, un mal universel.

Dans notre grande Révolution, vous avez joué le rôle des voleurs de Touchine, et vous avez saccagé la grande œuvre... Vive la Révolution !... Vous avez donné la possibilité d'iden-

tifier le socialisme au mensonge, au vol, à l'assassinat !...

Nous vous prouverons que la responsabilité de votre crime ne retombe pas sur le socialisme et sur la révolution de mars, mais directement sur vous, bolchéviks, sur vos chefs, sur les Lénine, Trotsky et Zinoviev, sur leurs inspireurs les Parvus, et sur leurs dirigeants du grand état-major allemand.

Nous ne parlerons pas aux bolcheviks « convaincus » dont on trouve chez vous, d'après Lénine, un sur cent. Ce sont des gens qui agissent les yeux ouverts. Ils se rendent parfaitement compte de ce qu'ils font, il n'y a pas lieu de les convaincre et de leur ouvrir les yeux.

Nous n'aurons pas à nous adresser aux « trente-neuf scélérats » qui se chauffent les mains auprès des bolcheviks et dont parle Lénine. Eux ils agissent les yeux ouverts et se rendent parfaitement compte de ce qu'ils font et ce n'est pas par l'effet des persuasions qu'ils changeront de politique. Leur Patrie n'est que là où ils sont à leur aise, et la Patrie ne leur est chère que tant qu'ils y sont à l'aise.

Nous ne voulons atteindre par nos paroles que les « soixante imbéciles » de Lénine qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Peut-être le résultat de leur façon d'administrer la Russie leur ouvrira-t-elle un jour les yeux et verront-

ils à quoi ils l'ont acculée et dans quelle fange ils ont traîné le socialisme lui-même.

C'est à ces messieurs qui tiennent actuellement en Russie les rênes du pouvoir que nous adressons ces quelques mots :

« Allez-vous en donc ! Vite ! Quittez le pouvoir ! Allez-vous en, tant qu'on ne vous a pas supprimés ! Plus tôt vous quitterez le pouvoir, plus tôt viendra le salut de la Russie. Délivrez-là de votre présence ! Otez-vous de là pour faire place aux représentants de n'importe quel parti politique, pourvu que ce soient des gens aimant leur pays et désireux de le sauver. »

La révolution de mars 1917 fut et restera une des plus belles pages du mouvement libérateur russe, et le socialisme restera toujours notre étoile dans notre lutte pour un heureux avenir de l'humanité.

Encore une fois : soyez maudits, bolcheviks !

Les Bolcheviks voleurs, prévaricateurs et agents de l'Allemagne

Pendant bien des années, alors que la Russie était sous le régime tzariste, je m'occupais à démasquer nombre de prévaricateurs, de voleurs ou d'eserocs, qui se trouvaient en relations avec le gouvernement impérial russe, et j'eus à écrire longuement sur les faits et gestes de leurs chefs Guérasimof et Stehejeglovitof. Mais j'étais à cette époque fort loin de penser qu'il m'arriverait un jour d'être obligé de me livrer à la même tâche sous un gouvernement russe républicain et que les chefs du gouvernement républicain me chasseraient de ma patrie.

*
* *

Voyons un peu ce que valent ces chefs « républicains ».

Les « Commissaires du peuple », Lénine et Trozky en particulier, ont institué une commission spéciale d'instruction, chargée d'étouffer ou de réprimer immédiatement toute contre-révolution ou conspiration qui pourrait se former. Le président de cette commission se nomme

Dzrjinsky ; Boris Rjevsky, Agafonof, Fingerkreitz, Kornî de Bad sont parmi les membres.

Dzrjinsky eut à subir autrefois une condamnation aux travaux forcés pour ses idées politiques. Je fis sa connaissance à l'étranger et il s'adressa plusieurs fois à moi pour obtenir mon concours dans la campagne qu'il menait alors contre les agents prévaricateurs de l'ancien régime. C'est un de ces Sozialdemokrates dont, suivant Lénine, il ne se trouve qu'un sur cent révolutionnaires, le reste se composant de soixante imbéciles ou inconscients et de trente-neuf scélérats.

En vrai bolchevik, il est complètement dénué de principes. Ni Guérasimof, ni Steheglovitof n'essayèrent jamais d'employer pour atteindre leur but les méthodes auxquelles eut recours Dzrjinsky. C'est de voleurs, de brigands, de maîtres-chanteurs, d'assassins de profession que s'entourait Dzrjinsky sous le régime bolchéviste. Pour les malheureux qu'il faisait arrêter, il inventa de vraies chambres de torture. Ses prisonniers étaient soumis à un traitement qui dépassait de beaucoup en abomination celui des anciens cachots et, pendant les délibérations des tribunaux, les juges avaient soin de garder le revolver en main. Pendant que j'étais emprisonné à Petrograd, les journaux signalèrent plusieurs cas de personnes tuées à bout portant par

les membres des tribunaux révolutionnaires, pour la simple raison qu'elles refusaient de témoigner.

Il arriva qu'on arrêta un de ces assassins, accusé d'avoir tué un homme au cours d'un jugement. Il confessa cyniquement son forfait, mais on se garda bien de le condamner et l'affaire fut promptement étouffée.

Mais le membre le plus actif du comité Dzrjinsky est certainement Boris Rjevsky, naguère simple agent de police. Il y a quelques années, sous le régime tzariste, il se rendit en Suède et en Norvège dans le but de manigancer l'assassinat de Raspoutine par le moine Iliodor, pour le compte et avec l'argent du gouvernement russe.

J'ai d'ailleurs publié une série d'articles sur les vols énormes qu'il commettait en Russie sous le régime républicain. On le mit en prison. En janvier 1918, j'appris qu'il était chargé par Dzrjinsky de perquisitionner chez les prisonniers politiques et faisait partie du comité présidé par ce dernier. A cette époque, il faisait trembler les bolcheviks eux-mêmes. Je publiai de nouveau sa biographie, dévoilant entre autres choses la façon dont il extorquait de l'argent à ses victimes en leur promettant leur libération, ainsi que la tragique histoire d'un de ses amis, joueur professionnel : il l'avait fait

arrêter avec sa fiancée et jeter en prison ; puis, les ayant remis en liberté sans jugement, il les fit tuer de sa propre initiative. Ces révélations provoquèrent l'arrestation de Rjevsky. Les autorités déclarèrent à sa femme qu'elle ne reverrait plus son mari.

On le jeta dans la prison où j'étais en compagnie d'autres victimes du bolchevisme. Il se trouvait soumis à la surveillance la plus sévère et nous étions tous convaincus qu'il serait fusillé comme il avait fait fusiller son ami. Mais il reçut un jour la visite de Dzrjinsky. Que se passa-t-il entre eux ? Rjevsky possédait-il des documents compromettants pour Dzrjinsky ? C'est infiniment probable, car Rjevsky fut mis en liberté et reprit sa place parmi les bolcheviks.

Passons maintenant aux autres membres. Le « lieutenant » Kornî de Bad ne fut jamais officier, mais simple employé militaire ou « auxiliaire ». Kornejus Badof n'est qu'un aventurier voleur et escroc. Agafonof, réactionnaire très connu sous l'ancien régime, fut nommé par les bolcheviks inspecteur de la Garde-Rouge de Pétrograd, puis président d'un comité chargé de visiter tous les clubs de la capitale russe. Il profita de cette occasion pour faire des perquisitions subites dans les locaux qu'ils occupaient afin d'extorquer ou de confisquer l'argent et les valeurs des joueurs. Il se mit en outre à vendre

secrètement de l'alcool et à commettre toutes sortes d'actes illicites.

★
★★

« L'Echo », journal de Pétrograd, racontait dernièrement que le moyen employé le plus souvent par le comité Dzrjinsky contre les complots consistait à mettre certains individus en état d'arrestation, puis à les engager à dire toute la vérité et à travailler pour le comité en qualité d'agents secrets. Ceux qui consentaient à fournir des renseignements susceptibles de faire découvrir d'autres conspirateurs devaient recevoir le tiers ou le quart de la fortune des personnes arrêtées d'après ces indications.

Mais le moyen le plus efficace pour faire tomber dans le piège les gens qu'on voulait dépouiller fut le décret des commissaires du peuple, en date du 16-29 janvier 1918, déclarant illégal tout commerce fait avec de l'or et des lingots d'or.

Le plus fameux des agents secrets du comité fut un nommé F. Vergilesof, dont les affaires touchant l'or et l'alcool compromirent un grand nombre de personnalités officielles et causèrent la chute de beaucoup d'autres. Il se servait de faux documents dans le commerce du sucre et avait recours à toutes sortes de procédés criminels. Le comité Dzrjinsky le fit arrêter, non

pour le juger et le condamner, mais pour le remettre en liberté et en faire un de ses agents.

Alors, Vergilesof, avec l'aide de son fils Vladimir, qui, à dix-huit ans et grâce à l'appui de son père, parvint à monter au premier échelon de la société, organisa tout un réseau de commissaires qui s'introduisaient dans les cafés, restaurants, clubs, lupanars, pour y rechercher des victimes riches. Aucun d'eux ne manquait ni d'argent ni de faux papiers. Aucun moyen d'intimidation ne leur répugnait. A la table de jeu, quand quelqu'un se croyait l'heureux propriétaire de quelques milliers de roubles, gagnés à des partenaires corrects et charmants, grande était sa stupeur de voir soudain se dresser ces « agréables compagnons », la main armée d'un menaçant browning ou même de grenades. Il ne restait au malheureux joueur épouvanté qu'à obéir aux injonctions des bandits, c'est-à-dire d'écrire sous leur dictée un aveu de culpabilité et à le signer. Ce n'est qu'à cette condition que le pauvre dupé conservait la vie. Les agents secrets remettaient les confessions ainsi obtenues au comité, mais on préférait garder le silence au sujet de l'argent ou des valeurs confisqués.

D'après des calculs approximatifs, il y aurait environ trois cents personnes à la prison de Viborg, incarcérées par le seul intermédiaire de

Vergilesof. Lui-même fut également arrêté au cours de ses opérations. On commençait à croire que justice serait enfin rendue. Mais, cette fois encore, le tribunal l'acquitta grâce à l'incompréhensible intervention de Dzrjinsky.

D'ailleurs le comité Dzrjinsky n'est pas le seul de son espèce. Je citerai encore celui que présidait Koslovsky, ami intime de Lénine et de Kollontaï. L'opinion publique ne se gêna pas pour accuser ouvertement Koslovsky d'être un espion à la solde de l'Allemagne et la presse se joignit au public pour accuser son comité de corruption et de chantage. Les bolcheviks eux-mêmes soutinrent ces accusations. Le comité fut dissous. On ordonna une instruction. Mais jamais Koslovsky ne fut même interrogé et le conseil des commissaires du peuple permit récemment de le déclarer non coupable. Le bruit courut alors que les commissaires du peuple n'osaient ni le juger ni le condamner, par crainte de révélations dangereuses pour eux.

★★

D'ailleurs, tout ce que je relate à ce sujet a déjà été signalé en son temps par la presse russe. Lénine et Trotzky sont certainement au courant de ces diverses affaires aussi bien que moi. N'empêche que Dzrjinsky, Rjevsky, Vergilesof et

leurs complices continuent leurs exploits et sont toujours les représentants des bolcheviks, fait d'autant plus étrange que Lénine et Trotzky avouent franchement que pas une personne honnête ne consentirait à les servir et qu'ils sont entourés de gens louches. Mais ce ne sont là que des exemples de ce qui se passe dans tous les divers rouages de la machine gouvernementale bolcheviste. Cela n'empêche pas que l'an dernier à Cronstadt, alors que le régime bolcheviste était à son apogée, un des commissaires du peuple les plus tapageurs et les mieux considérés, n'hésitait pas à déclarer, parlant des bolcheviks au pouvoir à Cronstadt, « qu'ils étaient l'honneur et la gloire de la révolution russe ».

L'année dernière, je publiais déjà que leurs prisons et tribunaux étaient la honte de la révolution et un danger pour la Russie ; j'accusais beaucoup de bolcheviks de n'être que des voleurs notoires, des espions ou des agents de l'Allemagne, ne craignant pas de mettre directement en cause leurs chefs, auxquels j'exprimais sans ménagement ma façon de penser. Furieux, ces bolcheviks m'arrêtèrent le jour même où ils prirent le pouvoir. Aujourd'hui, en plein régime bolcheviste, la presse russe raconte ce qui se passait à Cronstadt au moment de mes accusations. Les journaux disent aussi qu'un procès vient de se dérouler devant le tribunal révolutionnaire de

Cronstadt et qu'on a appris ainsi que les hommes placés à la tête de la juridiction locale étaient poursuivis pour faux, vols, chantage, etc.

Les plus notoires inculpés étaient Vassilief, chef du département de la justice, les membres du Conseil municipal de Cronstadt, le président du Comité d'instruction locale, Egorof, un membre de ce comité nommé Kunznezof, le secrétaire du département de la justice Jukof, le secrétaire d'instruction Fedkof et un des présidents de la maison des comités Sedof. Ce dernier fut acquitté.

Ce procès fut un tableau terrible de ce qui s'est passé dans les coulisses du tribunal de Cronstadt ; on eut la preuve que certains individus ne s'étaient emparés du pouvoir que pour remplir leurs poches d'argent, n'hésitant pas, pour atteindre ce but, à terroriser par tous les moyens imaginables de paisibles citoyens réduits à vivre dans l'angoisse constante de se voir arrêtés et fusillés sans le moindre jugement.

D'après le dossier du procès, les crimes du « ministre de la Justice Vassilief et du président du Comité d'instruction Egorof » consistaient dans l'organisation de bandes de malfaiteurs chargés de s'introduire sournoisement auprès de citoyens dénoncés ou suspects. Ces bandits avaient réussi à se procurer ainsi des milliers de roubles par le chantage, de fausses accusations,

des arrestations illégales, abus de pouvoir, usurpation de fonctions, etc.

Vassilief avait demandé au Soviet l'autorisation de faire fusiller à volonté sur le territoire de sa juridiction. Cette autorisation lui ayant été accordée, on peut s'imaginer comment il en usa. Il en arriva à terroriser les gens au point qu'ils n'osaient plus se plaindre à la justice par crainte de représailles.

Vassilief et consorts furent tous déclarés coupables des faits allégués contre eux et condamnés à des peines variant de cinq à vingt-cinq années d'emprisonnement.

*
* *

Mais Cronstadt n'eut pas le monopole de pareils crimes. Dans toutes les prisons de Pétrograd, y compris la forteresse Pierre et Paul, il s'est passé des faits ignobles, des choses abominables, des actes dont le monde n'avait encore jamais entendu parler, et ce, au vu et su des commissaires du peuple, au vu et su également de Lénine et de Trotzky qui se contentaient de fermer les yeux. Jamais encore l'humanité n'avait connu les forfaits que se sont permis les bolcheviks russes.

On était allé jusqu'à instituer des comités d'enquête ayant pour mission de provoquer l'arrestation des citoyens afin de leur rendre ensuite

la liberté en échange de fortes rançons. Les malheureux devaient rester en prison jusqu'au paiement intégral des sommes exigées par leurs geôliers.

Et je n'exagère rien. Je parle de ces crimes en témoin oculaire. J'ai vu les bolcheviks dans ma propre prison, où ils venaient comme ils allaient dans toutes les autres prisons ; je les ai vus s'adresser à nos visiteurs et débattre avec eux le prix de la mise en liberté de leurs parents et amis. J'ai vu des bolcheviks recevoir de l'argent en compensation de certaines dérogations au règlement rigoureux des prisons, ou encore pour autoriser le transfert d'une prison à l'autre, la mise en liberté provisoire contre caution, l'arrêt de poursuites, etc.

J'ai vu exiger de certains de mes compagnons d'infortune des sommes variant de dix mille à cent mille roubles pour leur libération et ces sommes étaient données aux bolcheviks, parce que nous vivions sous une perpétuelle menace de mort.

J'ai des preuves convaincantes relatives à une dizaine de cas ayant trait à des vols commis dans les prisons par les bolcheviks et je citerai ici, parmi beaucoup d'autres arrestations notoires, celle d'un banquier très connu à Pétrograd. Son nom est Vyschnegradsky. On l'avait incarcéré à la forteresse Pierre et Paul. Je sus, immédiate-

ment après son arrestation, que les bolcheviks demandaient un million de roubles pour le libérer. J'apprends maintenant qu'ils l'ont relâché pour cent mille roubles. M. Vyschnegradsky se trouve actuellement à Stockholm. On dit qu'il a l'intention de poursuivre ses voleurs. Ce fut le commissaire du peuple Uritsky, président de l'un des comités d'instruction, qui s'empara de l'argent du banquier Vyschnegradsky, ce même Uritsky qu'on arrêtait récemment au Danemark et dont on prit les empreintes digitales en sa qualité de dangereux criminel. D'ailleurs, l'ambassadeur du Danemark à Pétrograd, M. Scavenius, pourrait donner des détails précis sur cette affaire. J'ajouterai qu'un protégé d'Uritsky, lui aussi commissaire du peuple et frère de « l'ambassadeur » des bolcheviks à Berlin, Ioffe, est aujourd'hui poursuivi pour vol par les bolcheviks eux-mêmes.

Pour ce qui est de l'argent exigé de Vyschnegradsky en guise de caution, il fut empoché par Uritsky personnellement. Ce fut de cette façon qu'on vola des millions de roubles. Ce sera certes un spectacle fort curieux et des plus instructifs pour le monde entier que celui qui mettra en scène Vyschnegradsky et les autres victimes des bolcheviks, demandant justice contre leurs voleurs. On peut d'ores et déjà prédire, sans craindre de se tromper, que les scandales qui

résulteront des procès intentés aux bolcheviks, — soi-disant défenseurs du droit, de la justice, de la liberté, — par ceux qu'ils ont molestés et dépouillés, surpasseront de beaucoup tout ce qui s'est passé jusqu'ici dans ce genre de procès.

★★

Tels sont les hommes auxquels le gouvernement bolcheviste confia le sort du peuple russe. Ils ont profité de leur pouvoir pour tourmenter, torturer, affamer les paisibles citoyens de la grande Russie. C'est par dizaine de milliers qu'ils ont rempli les prisons de victimes innocentes. Et ce sont ces misérables qui ont l'audace de prétendre parler au nom des paysans et des ouvriers russes, au nom du socialisme !

Nous ignorons quel sera le prochain gouvernement de la Russie et celui qui succédera aux bolcheviks, mais, dès son arrivée au pouvoir, un de ses devoirs les plus sacrés sera de mettre immédiatement en jugement tous les Rjevsky et consorts, afin de leur demander compte des crimes horribles qu'ils ont commis contre le peuple russe et l'humanité tout entière ; et devant ce tribunal suprême devront également comparaître Lénine, Trotzky, sans parler de Dzrjinsky, non comme simples témoins, mais comme complices des forfaits accomplis et en leur qualité de protecteurs des criminels.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	7
I. La Russie vendue! la Russie trahie! Mais la Russie ne périra jamais.....	9
II. Ce qui peut sauver la Russie.....	16
III. Les deux fléaux du monde : les bolcheviks et l'impérialisme allemand.....	23
IV. Soyez maudits, bolcheviks! (Lettre ouverte aux bolcheviks).....	32
V. Les bolcheviks voleurs, prévaricateurs et agents de l'Allemagne	49

★ ★ ★

LES
DANGERS MORTELS
DE LA
RÉVOLUTION RUSSE

In-16..... 4 fr. 50

Je recommande la lecture de ce livre aux personnes curieuses de posséder les éléments nécessaires pour saisir et apprécier, dans la mesure du possible, les événements russes actuels, en connaître les causes et en analyser les résultats.

Général HUMBEL.

Que l'on consulte ce livre très vivant : *Les Dangers mortels de la Révolution Russe*.

PERTINAX.

Les quatre études réunies dans ce volume sont l'œuvre d'un Russe très compétent.

SALOMON REINACH, *membre de l'Institut*.

L'auteur, qui a rédigé son livre en septembre 1917, s'y révèle prophète infallible du développement qu'ont pris les événements de Russie depuis la révolution maximaliste de novembre. Ce volume est un des plus instructifs qui aient paru sur la Russie.

Gazette de Lausanne.

CLAUDE ANET

LA RÉVOLUTION RUSSE

4 volumes in-16. Chaque volume..... 4 fr. 50

ONT PARU :

- * *A Pétrograd et aux Armées (Mars-Mai 1917).*
- ** *Grandeur et décadence de Kerenski. — L'Affaire Kornilof. — Le grand jour et le coup d'État maximaliste (Juin-Novembre 1917).*

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

- *** *La Terreur maximaliste. — L'Armistice. — Les pourparlers de paix (Novembre 1917-Janvier 1918).*
- **** *La Paix de Brest-Litovsk. — Sous le régime de Lénine. — Les Ambassades en Finlande. — L'Agonie. — Pétrograd-Moscou (Janvier-Juin 1918).*

Livres d'un intérêt exceptionnel parmi les nombreux ouvrages que font éclore les événements de Russie.

(*L'Illustration*).

Le grand drame russe, dont nous subissons le douloureux contre-coup, revit, dans les pages rapides et brûlantes de ces livres, avec une intensité d'expression surprenante.

(*L'Information*).

Ce journal d'un témoin fixe définitivement le vaste tableau, la vie détaillée et tressaillante de la révolution.

(*La Revue Bleue*).

Ces pages sont d'autant plus intéressantes pour nous que ce ne sont pas les scènes de la Révolution vues sous l'angle russe, mais bien telles que nous les aurions aperçues nous-mêmes, avec nos étonnements et nos révoltes d'Occidentaux et de Français.

(*La Grande Revue*).



BIBLIOTHEQUE POLITIQUE & ECONOMIQUE

COLLECTION DE VOLUMES IN-16 A 4 FR. 50

BIARD D'AUNET.	Pour remettre de l'Ordre dans la Maison.
—	La Politique et les Affaires.
VICTOR BORET.	La Bataille économique de Demain.
VICTOR CAMBON.	Notre Avenir.
—	Où allons-nous?
***	Les Dangers mortels de la Révolution russe.
HENRY DUGARD.	Le Maroc de 1917.
—	Le Maroc de 1918.
J.-L. DUPLAN.	Lettres d'un Vieil Américain à un Français.
R.-C. ESCOUFLAIRE.	L'Irlande ennemie?
LOUIS FÉRASSON.	La Question du Fer (3 fr.).
—	L'Industrie du Fer.
A. GÉRARD.	Nos Alliés d'Extrême-Orient.
LÉON GUILLET.	L'Enseignement technique supérieur à l'Après-Guerre.
BARUCH HAGANI.	Le Sionisme politique.
DANIEL HALÉVY.	Le Président Wilson.
EDOUARD HERRIOT.	Agir.
DAVID JAYNE HILL.	La Reconstruction de l'Europe.
—	La Crise de la Démocratie aux Etats-Unis.
JULES LABORDE.	Il y a toujours des Pyrénées.
GEORGES LAFOND.	L'Effort français en Amérique latine.
LOUIS DE LAUNAY.	Qualités à acquérir.
ANDRÉ LEBON.	Problèmes Économiques nés de la Guerre.
LYSIS.	Pour Renaître.
RAMSAY MUIR.	Nationalisme et Internationalisme.
JULES ROCHE.	Quand serons-nous en République?
LÉON ROSENTHAL.	Villes et Villages français après la guerre.
E. SERVAN.	L'Exemple Américain.